

d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἄγεστος; *ingustābilis* (Plin.); *regustō*, M. L. 7179 a.

Le substantif *gustus*, avec son vocalisme radical surprenant à degré zéro (le même que dans *portus*), a des correspondants exacts en celtique : irl. *gus* « valeur, force », et en germanique : got. *kustus* « δοκιμή, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. *kostōn* « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de *gustāre*. Il serait imprudent de partir d'un type ancien \**gustāre* dont sortiraient les deux formes. Irl. -*gúisiu* « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés *dēgunō* (sans doute *dēgūnō*) et *gustō* n'est pas fortuit. Sans doute gr. γούμα « je goûte » et got. *kūsa* « je choisis » semblent indiquer un présent thématique \**geuse-*. Mais le fait que le sanskrit a seulement *juṣāte* « il jouit de » et irlandais *do-goa* « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique, c'est ce que confirme v. lat. *dēgunō*. Le vocalisme de lat. *gustus* et got. *kustus* dans en thème en \*-*teu-* doit provenir de formes verbales à radical de la forme \**gus-*.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatif-itératif skr. *joṣyate* « il prend plaisir à » et got. *kausjan* « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. *choisir*, et en slave : v. sl. *kusiti* « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse *daustā* « ami », av. *zaōša-* « agrément » et alb. *deša* « j'aimais ».

**gutta**, -ae f. : goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. στακτή (Ital.) ; par extension « petite partie ». Au pluriel *guttæ* : « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. *goit*.

Dérivés : *guttō*, -ās (et *guttio*, -is, *guttio*), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter » ; *guttātus* : tacheté, moucheté ; *guttula* ; *guttātus*. Cf. aussi M. L. 3929, \**guttāre* « goutter » ; 2831, *ēguttāre*.

Forme expressive à consonne intérieure gémée. Le *u* peut être issu d'une voyelle très réduite après un *g<sup>w</sup>* ; alors on rapprocherait arm. *ka'tn* « goutte ».

**guttur**, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. *gula*, et Non. 207, 16) : gosier, gorge ; même sens que *gula* ; cf. *laqueo gulam*

*iregere* de Sall., Cat. 55, 5, et *parentis olim si quis in manu | senile guttur fregerit*, d'Hor., Epod. 3, 1. Ancien usuel. M. L. 3930 ; B. W. *goitre*.

Dérivés : *gutturōsus* : goîtreux, le goître se disait *tumidum guttur*, cf. Juv. 13, 162 ; et Plin. 14, 170, *gutturaria* : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M. L. 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être hitt. *kuttar*, *kuttan* « cou ».

**gutturium** (*gutturium*, *guturnum*, Gloss.) : *was* est *quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angustias guttatim fluat*, P. F. 87, 28. V. *cuturnium* ; et \**gluturnia*, s. u. *gluttus*.

**guttus** (*gūtus*), -i m. : *qui uinum dabant ut minutatim funderent, a guttis guttum appellarunt*, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au gr. \*κόθος déformé par l'étymologie populaire ou venu par l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

\***gutuater**, -tri m. : prêtre gaulois (Inscr.). Mot celtique.

**gymnasium**, -i n. : gymnase. Emprunt au gr. γυμνάσιον, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont de type grec.

**gynaecium**, -i n. : gynécée. Du gr. γυναικείον. A basse époque, *gynaecialis*, -ciarius ; v. Thes. s. u.

**gypsum**, -i n. (et *gypsus*) : gypse. Emprunt au gr. γύψος, latinisé, d'où *gypseus* ; *gypsō*, -ās (et *praec. gypsō*) ; *gypsāus*, -psārius. M. L. 3936.

**gyrus** (*gū*, *girus*), -i m. : cercle, rond, circuit ; voir Terme technique emprunté au gr. γύρος par les deux sœurs de chevaux ; cf. Vg., G. 3, 115, *frena Pelitronit Lapihae gyrosque dedere* ; employé métaphoriquement par Cic., De Or. 3, 70 ; Off. 1, 90 ; par les poètes pour remplacer les formes de *circulus* exclues de l'hexamètre Latinisé ; de là *gyrātus* (*gī-*) (Pline) et, à partir de l'Italia, *gyrō*, -ās « tourner » et « faire tourner en rond » ; *regyrō* « retourner » (Flor.) et des expressions adverbales comme *pergyrum*, *ingyrō* = *circum*. Tous deux sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, *gyrus* et \**gyrus* ; 3937, *gyrāre* ; B. W. *vire*. Dans la langue de l'Église : *gyrouagus* (Bened. reg.).

Sur le contrépel *goerus*, v. Niedermann, cité sous *lagōna*.

**ha** (ā?) : exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de *a(h)*.

**haba** : v. *faba*.

**habēnae** : v. *habēo*.

**habēo**, -ēs, -ul, -itum, -ēre : transitif et absolu « tenir » et « se tenir » ; puis « posséder, occuper » et finalement « avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans plusieurs langues, et notamment dans le gr. ἔχω, v. Meillet, *Le développement du verbe « avoir »*, dans ANTI-ΔΑΡΩΝ, Festschr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi absolu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, *ille geminus qui Syracusiam habet* en face de Enn., Trag. 294, *quae Corinthum arcem altam habetis* ; mais dans ce sens *habēre* tend à être remplacé par le fréquentatif *habitiō*, déjà dans Naevius (d'où dérivent *habitiātus*, M. L. 3962-3963 ; *habitiātor*, *habitiābilis*, *habitiāculum*, M. L. 3961) ; *habitiātorum*, et ad-, co-, in-, post-*habitiō*. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions *habēre comitia*, *contionem*, *senātum* (sens italique et resté très classique ; cf. osq. *comono ne hipid* « comitia ne habuerit ») ; *hoc habet* « il en tient », dans l'emploi de [se] *habēre* avec un adverbe *bene*, *male*, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : *Tullia nostra recte ualeat* ; *Terentia minus belle habuit* ; c'est ce sens de [se] *tenir* qui explique *habitus*, -ūs m. « maintien » (cf. gr. ἔξικ), repris par le fr. *habitu*, irl. *abit*, et ses dérivés : *habitiūdō* (= *σῆμα*, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964 ; *habituor* « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.) ; et l'adjectif de la langue grammaticale *habitiuus* (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état ; *habilis* « qui tient bien, bien en main », *h. ansis*, *galea*, *arcus* ; *habilis ad* « bien adapté à » (cf. *apud*). M. L. 3960, et *habiliās*, *inhabilis* ; *habēna* f., substantif en -no- (cf. *fē-num*) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes [qu'on tient en main] », demeuré en celtique : irl. *abann*, gall. *afwyn* ; diminutif *habēnula* « petite languette de chair » ; dans les composés *abhibeō*, ἄ. λ. Plt., joint à *abstō*, Tri. 265 ; *adhibeō* « appliquer à (sens physique et moral), tenir contre » ; *adhibitiō* (tardif) ; *cohibeō* « tenir ensemble, contenir » ; *cohibilis* (et *incohibilis*, -bilit̄er ; *cohibitiō* (tardifs) ; *diribeō* « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) » ; *diribitiō* ; *exhibeō* « produire en dehors », *exhibitiō*, -tor, -tōrius (tardifs) ; *inhibeō* « maintenir dans », d'où « arrêter » ; *inhibitiō* (Cic.), et « infliger (un châtiment) » ; exercer sur quelqu'un une autorité », cf. *bt̄yo* ; *perhibeō* : 1° fournir, p. *testimōnium*, *operam* ; 2° répandre un bruit, ut *perhibent* (= ut *ferunt*) et finalement « nommer, désigner » ; *prohibeō* (osq. *pruhipid* « prohibuerit ») (*prōbeō*, Lucr. 1, 977 ; 3, 864, d'après *praebēo*) « tenir à l'écart » ; *empêcher* et *prohibitiō*, -tor (tardif), -tōrius ; *redhibeō* « [faire] reprendre » ; *redhibitiō* (terme de droit), -tor, -tōrius ; *dēbeō* « tenir de quel-

## H

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en *dēhabēo* « avoir en moins » ; *praebēo* (ombr. *prehabia*, *prehubia* « praehibeat ») « présenter » et « fournir » (*sē praebere* « se présenter, se montrer »), cf. *praebenda*, \**probenda*, M. L. 6708 (le britt. *prounder* semble provenir du fr. *proven-dier*) ; *antehabēo*, *posthabēo* « faire passer avant, après » et, à date tardive, *subter*, *superhabēo* (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : *habere aliquem sollicitum* « tenir quelqu'un dans l'inquiétude » ; puis *habere deos aeternōs ac beatōs* « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de là, au passif, *habeor* « je suis tenu, je passe pour » (cf. *perhibere*, -ri) et la construction avec un adverbe : *unum hoc sic habeto* ; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, *pessumumst habuisse et nil habere* (d'où *habentia* f. « avoir, bien » ; ἄ. λ. de Claud. Quadrig.) ; puis simplement de « avoir », Hor., S. 1, 4, 34, *fenum habet in cornu*, *longe iuge* ; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, *quattuor et triginta tum habebat* (= *nātus erat*) *annos*. — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, *uis, quae dicitur aetarda, bona est, sed puto hic non habere* (« mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous ») ; Peregr. Aether. 23, 2, *inde ad sanctam Teclam habebat de ciuitate forsitan mille quingentos passus*, cf. Löfstedt, *Komment.*, p. 43 ; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — *Habēo* a servi encore à former de nombreuses locutions verbales ; cf. *h. initium*, *finem* (classique) ; *h. rigorem*, Chir. 326 ; *h. concupiscentiam*, Peregr. Aeth. 5, 7 ; *h. famem*, v. Löfstedt, *Komment.*, p. 147.

*Habēo*, comme gr. ἔχω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, *de republica nihil habeo ad te scribere*, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, *rogas ut id mihi habeam curare* ; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de *habere* = *dēbere* ou *μὲλλω*, par exemple : Tert., Apol. 37, *si inimico iubemur diligere, quem habemus odisse?* ; adu. Marc. 4, 40, *ouis ad uictimam duci habens*, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que *domitās habere libidinēs*, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que *compertum ego habeo*, Sall., Cat. 58, 1 ; *quod me hortaris ut absoluum, habeo absolutum suauē... εἶρος ad Caesarem*, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait *comperti*, *absolui*, et qui acheminent *habeo* vers le rôle d'auxiliaire ; v. Thes. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

publicae haruspices consulit, cum eo qui responderit, capite punitur.

Le premier terme du composé haruspex est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de hernia, hira; cf. v. isl. gorn (pluriel garnar) « intestin » et v. h. a. garn « fil », lit. žarna « intestin », alb. zore « intestin », gr. χορδή « boyau », skr. hīrd « veine », hīrah « lien, ceinture ». Le mot hariolus en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe -lo- qu'on a dans figulus, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait haru- par l'assyrien har- « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicine étrusque et l'haruspicine babylonienne; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. Haruspex serait un composé hybride étrusco-latin (?).

hasta (asta, Inscr.), -ae f. : 1° lance, pique = ἔγχος 2° tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés : hastula, M. L. 4073 et 4073 a, hastula régia, nom latin de l'« asphodèle »; hastātus : -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où hastō, -ās (Frontin); hastile n. « bois de la lance », M. L. 4072 a; hastiliarius; hastilius (hastili-); hastifer (Inscr. = ἀλχηφόρος). Le germanique a emprunté (h)asta : v. h. a. ast; (h)astula, v. angl. aeste; l'irl. a ceastal.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait en devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de là l'expression sub hasta uenire; hastarius praetor, hastarium « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De sub hasta la langue juridique a même dérivé subhastō, -ās « vendre à l'encan », subhastarius, subhastatio.

L'ombrien a, avec vocalisme o, hostatu « hastātōs », anhostatu, anostatu « nōn hastātōs »; l'irlandais a gat « verge » (à côté de gas « tige qui pousse ») et le gotique gards « aiguillon », le vieux saxon gard « bâton ». Il résulte de là que le -st- de hasta reposerait sur \*zdh-, passé à \*sþ-, d'où -st-, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. gvozdi « clou » serait plus douteux, à cause du -o- slave.

haud (haut, hau) : négation intensive, ce qui en explique l'emploi dans la langue familière et dans la conversation et la fréquence dans les litotes : haud facile, hau longē (= propē), haud sanē commodum (= pertinaciously), hominem haud impūrum (= h. ualdē lautum), haud mediocris uir, etc.; haud unquam, haud quāquam (où la valeur intensive de haud est corroborée par l'emploi de nē avec ē dans nēquāquam); hau sciō, haud scitō; haud dum (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme synopée d'un ancien mot autonome, comme hīlum, etc. (on en rapproche le substantif irlandais gau « mensonge, tromperie »; cf. Thurneysen, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, neque ego hau committam ut...), puis, finalement, aurait pris

la valeur négative comme fr. pas, point, rien. L'emploi est limité; il est fréquent chez les auteurs anciens mais devient de plus en plus rare à mesure que l'on s'approche de la période classique; César en a un exemple; Cicéron s'en sert surtout dans des formules toutes faites (cf. toutesfois Cat. Mai. 23, 82, où haud a une valeur emphatique); Horace, qui l'emploie dans les Satires et dans les Épîtres, l'évite dans les Odes (cf. Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de négation est bannie de la langue populaire (Vitruve, P. VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues romanes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouveler pour le besoin de l'expression (cf. gr. oō, arm. of, aussi nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'histoire n'en est pas fournie par des textes, il est difficile de faire des hypothèses précises.

hauriō, -is, hauri, haustum (et aussi, à l'époque impériale, hausus, hausurum, par exemple dans Vg., Ae. 4, 383, sans doute d'après haesi, haesum; et même hauriū, hauriū dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3 hauritum, hauritūrum dans Apulée), haurire : puiser, h. aquam ex puteo, sens physique et moral : omnia dicit hausta e fonte naturae, Cic., Fin. 1, 21, 71; par suite « vider », Vg., Ae. 1, 738, ille impiger hauriū spumantem pateram; et « avaler d'un trait, engouler », d'où « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, qui dentibus caret, aut lambunt cibos aut integros hauriunt; Sil. 3, 654, nos tellus haurit; Tac., H. 4, 60, cunctos incendium hauri; métaphoriquement, haurire oculis, auribus, d'où h. animō.

Par analogie, haurire s'emploie avec le sens de fodere, effodere « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187, humumque | effodit... terraeque immurmura haustae, par suite haurire latus. Ancien, usuel. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 4082 (horire).

Dérivés et composés : haustus, -ūs m. : action de puiser; trait (boire d'un trait); haustor, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise; haustiō; (h)auritum, -i : v. plus bas; et hauritiō, -tōris, -tōrium (Itala) = ἀντητήριον, M. L. 4083; dehauriō, de(h)oriō : v. plus bas; exhauriō : épuiser (sens physique et moral); in-exhaustus (Vg.; = ἀνεξάντητος); perhauriō (rare; Plt. (?), Apul., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme deoriti; d'autre part, l'infinifil sardo orire suppose une forme latine sans diphtongue. Le dérivé haustum « machine à puiser de l'eau » est attesté sans h initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a peraurienda, Mil. 34 (peraurienda cett.). — Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe : hauriō, \*auriō ou \*oriō. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sardo peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a urī, aurī).

Le rapprochement avec gr. αἶω « je puise » (à côté de ἔκασπιρ κρεάγρα, πρῶσθης « papillon qui se brûle à la lumière »; trace de l's intérieur dans l'h attesté par καθάσαι κρεάγρα Hés.; l'esprit doux de αἶω n'est

donc pas attique) et avec v. isl. ausa « puiser », austr « acte de puiser » est séduisant; le h serait une addition secondaire, comme dans hāire; mais on ne saurait voir dans la forme austrum des manuscrits de Lucrèce une survivance de la forme ancienne et cette graphie est sans doute fautive. V. Frisk, sous αἶω 2.

hebdomada, -ae (eb-) f. : semaine. Doublet populaire de hebdomas, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἑβδομάδα (cf. absida, lampada, etc.); Isid. 5, 32. M. L. 4090; hebdomadarius, cf. septimānarius; hebdomadalis.

hebeō, -ēs, -ēre : être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale; mais hebes est déjà dans Enn. et Plt.; hebescō dans Cic.

Formes nominales et dérivés : hebes, -ētis (accusatif hebem dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. quietem et requiem; hērem et herēdem; mānuem, mānuētē) : émoussé (s'oppose à acūtus, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. ἀμβλός opposé à δῆλος); hebescō, -is (class.); hebetō, -ās, d'où hebetatiō (époque impériale), hebetatus, -ūs et l'adjectif hebetus (Gl.); hebetatrix (Plin.); hebetescō (époque impériale); hebetūdō (Macr., S<sup>a</sup> Aug.); hebitūs; hebefaciō (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparaît antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutesfois teres et terō). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (edera dans P. F. 72, 23, mais hedera, 89, 16) : lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092; et celtique : irl. eden. Semble avoir été rattaché à \*hendō (cf. praehendō) par les anciens; cf. P. F. 72, 23, ederaam flumini Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit (de uincitō) ad quodcumque se applicat. V. André, Lex., s. u.

Dérivés et composés : hederaceus (all. Hederich); hederatus (Tert.) « couronné de lierre »; hederosus; hederiger (Cat. = κισσοφόρος).

Aucun rapprochement clair; la forme du mot est incertaine, hedera ou edera; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un é-, avec esprit rude.

hei : autre forme de ei, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. heu et eiulō. Cf. aussi heia.

helecia (hal-), -ae f. : corde, trait; helciarius « haleur », et M. L. 4099, helciaria; helcium, -i « collier du haleur » (Apul.). Hybrides dérivés de Εἰω.

helix, -icis f. : 1° sorte de lierre ou d'osier; 2° hélice. Emprunt savant au gr. ἑλίξ (Plin., Vitr.); demeuré en prov. euze, M. L. 4100, et en celt. (écoss.) : eilig « lierre ».

hellor (hellor, ell-), -āris, -ātus sum, -ārī : se gorger de, engouler, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés : hel(l)uō, -ōnis m. : gloton, qui dévore (Tert., Cic.); cf. P. F. 88, 15, heluo dictus [est] immoderate bona sua consumens, ab eluendo; cui aspiratur, ut aiuiditas magis exprobetur; fit enim uox incitator (étymologie fantaisiste); hel(l)uatiō f. : glotonnerie.

Terme d'injure à consonne géminée caractéristique, que Cicéron joint à gurgis; cf. Pis. 17, 41, ille gurgis aique helluo, natus abdomini suo; Dom. 47, 124, ille gurgis helluatus tecum simul rei publicae sanguine. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participe helluabundi : multum bibentes, ebriosi est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f. : petit légume, petit chou; et « helvelle ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, fungos, heluellas, herbas omnes ita conduunt, ut nil possit esse suauius; la glose de P. F. 91, 28, heluella : olera minuta, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. Heluella semble le diminutif de heluola, glosé λαχανάρια dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de heluus; cf. fr. « la verdure ». Mot rare.

heluus, -a, -um : heluacea genus ornamenti Lydii, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus, P. F. 88, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre heluaceus existent les adjectifs dérivés heluius (Heluius, osq. Heleuius, pél. heleuis), heluenacius (-cius, -ceus), helueolus (heluolus), heluinus « jaunâtre », qui s'applique à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; heluidus, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute heluella. Sur heluennāca uitis, v. André, REL XXX, 1952, 130.

Heluus est peut-être conservé dans le port. relova « gazon » qu'on explique par \*helua, M. L. 4103; et en germanique : v. h. a. zlo, etc.

L'ê devant -lu- suppose qu'il faut partir de \*ghelwo-, non de \*ghelwo-; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent l'idée de « tirant sur » : geiswas « tirant sur le jaune », zalswas « tirant sur le vert » (v. Leskien, Bild. d. Nom. im Lit., p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de heluus. Cf. toutefois lit. žėloas. Pour l'étymologie, v. holus. V. aussi galbus, giluus et flāuus, fuluus; et pour le suffixe, rāuus, etc.

hem : hein? Exclamation, marquant surtout l'interrogation. Cf. ehem, qui sert à exprimer l'étonnement.

hémicrānia, -ae f., hémicrānium n. : emprunt au gr. ἡμικράνια « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires : emigrānium, migrānium. M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n. : foie. Emprunt de la langue médicale au gr. ἥπαρ; d'où hēpariarius (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

hēr : v. ēr.

herba, -ae f. : herbe. S'emploie au singulier et au pluriel; se dit de la jeune pousse : adhuc tua messis in herba est, Ov., H. 17, 263; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, officiant laetis ne frugibus herbae; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens : h. admirabilis, asinaria, dentaria, Herculis, herclania, lactaria, Mercurialis, montana, phoenicia, Sabina, salutaris, sanguinaria, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de herbam dare, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique : irl. oiber « herbārium ».

Dérivés et composés : *herbula* (et *herbulātus*, M. L. 4110); *herbuscula* (tardif, Mart. Cap., formé d'après (*h*)*olusculum*) : herbotte; *herbāculus*, *herbeus* : [couleur] d'herbe; *herbānus* ou *herbēns* (Apul.) : herbeux; *herbāria*, -ae f. : botanique; -ium : herbier; -ius : herbieriste; *herbāticus* (tardif), cf. *agāticus*, etc. : herbivore; *herbescō*, -is et *ob-herbescō* : devenir herbu; *herbidus*; *herbidō*, -ās (tardif) : rendre vert; *herbilis* *anser* : herba *pastus* qui *gracilior est quam frumento altus*, P. F. 89, 20 (cf. *alitiis*, *martilis*); *herbōsus* : herbeux et « couleur d'herbe » M. L. 4111; *herbāgō* : « *καταμολατρών* » (Diosc.); *herbānus* (Inscr.); *herbitum*, -ium (l. *herbetum*?), *locus in quo herbae nascuntur* (Gloss.); *exherbō* : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : *herbifer*, -gradus, -potēns (cf. le type grec *πομφάγος*).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

**herciscō**, **heretum** : v. *erciscō*.

**hercle** : juron familier, particulier aux hommes. Avec *mē* : *mehercle*, à côté de *meherculēs*, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin *Herculēs*. Peut-être survivance de l'étrusque *hercle*. Certains y voient le vocatif d'un thème en *-o*, \**Herclō*, qui apparaît dans le vestinien *Herclō*, CIL I<sup>2</sup> 394, et le datif osque *Herklūi*!

**hērēs**, -ēdis (accusatif *hērem* dans Naevius cité par Non. 86, 33; cf. *hebem*); la forme se retrouve en roman, et fr. *hoir* repose sur *hērem*) : d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, *secundus*, *secunda hērēs* : héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que *heres apud antiquos pro domino ponebatur*, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier » : c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que *hērēdium* a signifié « petit domaine rural » : c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, *biua iugera quod a Romulo primum diuisa dicebantur uiriūm, quae heredem sequerentur, heredium appellarunt*; de là le sens de *praedium paruolum* que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in *XII Tabulis legum nostrarum nusquam nominatur uilla, semper in significatione ea hortus, in horti uero heredium*.

Autres dérivés et composés : *hērēditās* : héritage (sens abstrait et concret); *hērēditārius*; *hērēditolum* : petit héritage (Colum.); *hērēdipeta* (Pétron.); *cohērēs*, -ēdis (Cic.); *cohērēditās* (tardif); *exhērēs* : déshérité; *exhērēdō*, -ās (classique, dérivés d'époque impériale); *ex-inhērēditō* (tardif); *prō*, -sub-*hērēs*, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique; *hērēdiō*, -ās n'apparaît que dans la langue de l'Église (*hērēdificō* dans Irénée), sans doute pour traduire *κληρονομία*, et pour « déshériter » Plaute dit *exhērēdem facere*; mais Cicéron a *exhērēdō*. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé *hērēs*, M. L. 4115; *hērēditāre*, 4113; *hērēditārius*, 4114; *exhērēdāre*, 3012. Le britt. *aer*, *her* est un mot savant.

Étant donné que l'irlandais a *orbe* et le gotique *arbi*

« héritage » en face de lat. *orbis*, il est naturel de rapprocher lat. *hērēs* de gr. *χῆρος* « dépourvu »; plus précisément, on a même rapproché gr. *χῆρωσής* « collatéral qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothèses qui ont été proposées sur la formation de *hērēs* et de *χῆρωσής* sont incertaines.

**heri** adv. : hier (doublet *heri* avec *i* dans Tēr., Eu. 169 *heri minas uiginti pro ambobus dedi* sén. iamb.). La forme normale est *heri*, devenue *here*; cf. Quint. 4, 7, 7; 1, 7, 22; P. F. 22, 23; l'*i* est la désinence du locatif comme dans gr. *αἰεῖ* en face de *αἰεῖς*; l'*i* de *heri*, sans autre exemple, est analogue des autres locatifs de thèmes consonantiques du type *rūri*, *temperi*, *Carthagini*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a; B. W. s. u.

Dérivé : *hesternus*, formé comme *aeternus*, *sempiternus*, et *hodiernus*, *nocturnus*, *diurnus* et, tardif, *medernus*. Substantivé : *hesterna scilicet diēs* (Ital., etc.). L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbe commun pour « demain » (v. *crās*), en avait un pour « hier ». L'initiale comporte des alternances de forme du groupe initial comme *humus* : gr. *χῆς*, *ἐχῆς*, irl. *in-dhē*, gall. *do*, des formes à -y- en indo-iranien : skr. *hyāh*, av. *zāp* persan *dī*, et des formes simples : lat. *heri*, de \**ghes-* v. h. a. *gestaron*, sans doute aussi alb. *dje*.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique : v. h. a. *gestaron*, v. angl. *gestra*. En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

\***heriēs**, -ēi f. ? : volonté. Figure dans une sorte de litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, *Luani Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis, Nerienemque Martis*, où *Heriem Iunonis* semble équivaloir à *nūmen Iūnōnis*. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, *Nerienem Mauortis et Herem* (*Herem* conii. Meursius : *herclēm, erdem* codd.), où il faut sans doute lire *heriem* dissyllabique avec première syllabe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de *Nerienem*). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, *herem Marteam antiqui accepta hereditate colebant, quae a nomine appellatur heredium, et esse una ex Martis comitibus putabatur, où herem Marteam est comparable à Heriem Iunonis et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire *her(i)em*. Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues; mais la racine se retrouve dans le causatif *horior*, *hortor*, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien; cf. osq. *heriam* « uim » (Buck), « delectum » (Vetter); v. *horior*.*

**herna** n. pl. ou f. sg. ? : mot marse d'après l'abrégé de Festus, 89, 24. *Hernici dicti a saxis quae Marsi herni dicunt*; cf. Serv., Ae. 7, 684.

On a rapproché av. *zaršiva* « pierre ». Peut-être mot indigène.

**herna**, -ae (δ d'après les langues romanes; graphie *hīrnīa*, *hīrneā* dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca-

lalepton 12, 8) f. : hernie (v. fr. *hargne*, *hergne*). M. L. 4116.

Dérivés : *herniōsus*; *herniacus*, CIL XII 5695 (cf. *coeliacus*).

Rare, non attesté directement avant Celse et Martial; le terme proprement latin est *rāmes*, *rāmiōsus*.

Cf. *haru-spez*?

**herpēta**, -ae f. : herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. *ἐρπηξ* (cf. *lampada*), à côté de la transcription savante *herpēs*.

**herus** : v. *erus*.

**hetta**, -ae : *res minimi pretii... Alii pusulum dixerunt esse quae in coquendo pane solet adsurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus : non hettae te facio*, P. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne geminée expressive. Les gloses ont la forme *hitta*, expliquée, d'après Festus, par *ὄψην ῥολας, membranum in carne*; *φλωκίς ἄρτου*. Peut-être simplement le gr. *ἴτα* (comme fr. *iota*); cf. Niedermann, Gnomon, 3, 1927, p. 351.

**heu** : hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : *heu me miserum*. Ancien, usuel et classique. Cf. (*h*)*ei* et *cheu*. M. L. 4122.

**heus** : hola, ho, hé! Exclamation servant à appeler ou à interpellier. Accompagne souvent un vocatif. Ancien, usuel. Cf. *eho*.

**hibernus** : v. *hiems*.

**hibicus** (-cus f., *ibicus*, *ebicus*), -i n. : sorte de mauvo (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. *ἰβικός* (Diosc.) doit être une transcription du latin; le grec dit *ἰβικά* ou *ἰβικά* *μαλάχη*. M. L. 4127, 5275. Celtique?

**hic**, **haec**, **hoc**(e) : démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche : « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre : *hōc ut*, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec *is*, surtout au nominatif masculin pluriel *hi* et au datif ablatif *his*. Nominatif pluriel masculin archaïque *heis*, *hice*, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeuré seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » *oc* et le fr. *oui* de *o il* où *o* est issu de *hōc*(e) employé dans le sens de *ūa*; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous *i*. M. L. 4158. V. plus bas les formes adverbiales.

*Hic* est scandé bref à l'époque archaïque; cf. Lindsay, *Early Latin Verse*, p. 119, § 9, et p. 163, § 33; une graphie *hec* est attestée sur une inscription, CIL I<sup>2</sup> 9; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. *Hic* représente une prononciation emphatique *hicc*, avec gemination de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogique de *hocc*, où la geminée est issue de \**hōd*-*ce*, et qui s'est maintenue dans les formes romanes, cf. M. L., I. 1. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques *hui*(*us*), *huic*, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu : *hic* (de *hei-ce*, cf. fal. *heic*, *hec*, *fe*) « ici », M. L. 4129, *hic*, \**hice*; *hōc*, *hūc* « ici » (avec mouvement) et \**hō*- dans *hōrum*. M. L. 4159, *hōc*, \**hocce*, et 4223, cf. *hicusque*; *hāc* « par ici », M. L. 3965, cf. *hāc-propter* (rare), *hāc-tenus*, M. L. 3967; *hinc* « d'ici », M. L. 4134, et *dehinc* (cf. *deinde*), déjà dans Plaute, mais évité par les classiques et surtout usité dans la latinité impériale, cf. Thes. s. u.; *exhinc* (tardif, cf. *exinde*); cf. aussi *hō-diē*, *hōc annō*, M. L. 4161, 4163, et *ecum*; *ecce hic* « ici ».

Comme *iste* et *ille*, auxquels il s'oppose, le démonstratif *hic* se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -*ce* (-*c*) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que *hi-*, *hod-*, *hum-*, *hui-*, etc., d'où *hic*, *hocc*(e), *hunc*, *huic*; ce -*ce* (-*c*) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif *huius*; ce n'est pas un élément essentiel; au pluriel, on n'a guère que *hi*, *hae*, *hās*, *hōs*, *hōrum*, *his* (mais neutre *haec*, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -*ce* postposé, sert d'anaphorique : *is*, *ea*, *id*. Ce démonstratif, apparenté à skr. *ayam*, génitif singulier *asya*, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, \**ei-*, *i-* et *e-/o-*. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin -*i-* est identique à *is*, qui a seulement en plus la désinence -*s*; la différence est la même que celle entre skr. *sā* = gr. *ō* et skr. *sāh* = gr. *ōc*. Le neutre correspondant à *is* est pris à la racine *i-* : *id*; celui qui correspond à *hi-i-c* est de la racine *o-* : \**hōd*-*ce*, d'où \**hocce*, *hoc*(e). Le féminin *hāc*-*e* est fait comme *quae*. Le détail des formes de *is* et de *hic* diffère; ainsi le génitif : *eius*, d'une part, *huius*, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée *h-* est sans doute apparentée à skr. *hi*, av. *zi*, gr. *χ*. Elle se retrouve au premier terme du composé *hō-diē*, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. *a-dyā* « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. *σήμερον*, cité sous *cis*). V. aussi *hōrnus*.

L'osco-ombrien a, au sens de *hic*, le même radical qui figure dans *hic* et *is*, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, ombr. *esmei* « huic », cf. skr. *asmai* « à celui-ci »; le plus souvent avec des particules autres que *h*, par exemple ablatif singulier osq. *ek-s* -*u* -*k*, ombr. *ess-u*, nominatif pluriel féminin osq. *ek-as*, *ek-as-k* accusatif pluriel féminin osq. *ek-ass*, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. *hāc*-*e*, *hās*, etc.

**hiems** (*hiemps*; et *hiemis*, Cat.), **hiemis** f. : mauvais saison, hiver; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. *χειμών*, *χειμα*. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient *hiems* au sens de « hiver »; cf. Enn., A. 424, *aestatem autumnus sequitur, post acer hiemps it*. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non roman (cf. plus bas).

Dérivés et composés : 1° *hiemālis* : d'hiver, tempéteux; *navigatio longa et hiemalis*, Cic., Fam. 6, 20, 1; *hiemō*, -ās : 1° passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par *hibernō*); 2° être en tempête, *hiemat mare*, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. *χευμάζω*, *χευμάζω*); 3° impersonnel, *hiemat* « c'est l'hiver, il fait froid »; 4° faire refroidir, congeler (Pline); *hiematiō*; *exhiemō* (Ital.); *perhiemō* (d'après *pernoctō*, Colum.).

2° *hibernus* : d'hiver; *hiberna* n. pl. : quartiers d'hiver; *hibernum* (sc. *tempus*) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg., Ae. 1, 266) « hiver » (*hibernus*, Mul. Chir.), qui a remplacé *hiems* dans toutes les langues romanes, M. L. 4126; et le dénominateur *hibernō*, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et *exhibernāre*, 3012 b; *hibernālis* (cf. *autumnālis*); *hibernāculum* (époque impériale), cf. *tabernāculum*; *hibernatiō* (Gl.) = *παρὰχέμασις*.

Une forme à degré zéro \**him-* figure dans des adjectifs composés *bimūs* (de \**dwi-him-os*), *trimūs*, *quadrimūs* « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale, s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à *hōrnūs*, *anniculus* et *annōtinūs*. L'origine de ces adjectifs n'avait pas échappé aux anciens; cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, *bimūs*, *trimūs*, *quadrimūs quasi a bis, ter, quater, hieme dicta*. Ces adjectifs, en passant dans la langue commune, se sont ensuite appliqués aux enfants; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, *bimūs*; 8907, *trimūs*; 6919, *quadrimūs*. De *bimūs*, *trimūs*, *quadrimūs* existent aussi les dérivés *bimulus*, *bimātus* « âgé de deux ans » et *bimātus*, -ūs m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a *χέμαρος*, le latin recourt à des dérivés (récents) de *annus* : *anniculus*, *annōtinūs*; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi *vitulus*). Après *quadrimūs*, on a des composés de *annus* : *quinquennis*, *sexennis*, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose *bimūm*, *quadrimūm merum* à *uinum quinquenne*.

Les formes de *hiems*, -*himus* et *hibernus* sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot *hiems* est d'un type archaïque; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro \**g<sup>h</sup>i-* suivi d'un élément \*-*em-* qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. *zyā*, gén. *zimō*, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans *hiems* apparaît dans un nom de la « neige » : gr. *χιών* (gén. *χιόνος*), arm. *jiwn* (gén. *jean*); le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, *nix*. — Pour la racine, cf. av. *zayana-* « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical *e-*. En -*ā-* : v. sl. *zima*, lit. *žimà*. Souvent un mot en -*n/-r-*, notamment gr. *χειμα* et *χειμών* « hiver », avec les adjectifs *χειμαρος* et *χειμερινός* « hivernal »; le latin *hibernus*, de \**gheimrinos*, est du même type; le *b* résulte d'une dissimilation (v. *formica*, *formidō*); le suffixe -*no-* joue un rôle analogue à celui qu'on a dans *diurnus*, *nocturnus*, *hesternus* (v. *heri*). Le sanskrit a le locatif *hēman* « en hiver » et le dérivé *hemantā*

« hiver », l'albanais *dimen* « hiver », le hittite *gimanso*, de \**gimants*, élargissement du thème simple *gima-*. — L'arm. *jme'n* « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de *hiems* et des dérivés tels que lat. -*himus*. Ce même vocalisme apparaît dans le dérivé de la forme en -*r-* : gr. *χέμαρος*, *χέμαρα* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers chevreaux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. *bimūs* est à rapprocher de gr. *χέμαρος*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δός-χμος* « où le climat est dur », *μελάγχμα* « taches noires dans la neige ». Le skr. *himā-* est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que *catdhimāh* « qui a cent hivers ».

Sur les formes celtiques, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver »; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

**hietō** : v. *hiō*.

**hilarus**, -a, -um; **hilaris**, -o : joyeux. Emprunt au gr. *ἰλαρός*, attesté depuis Plaute. *Hilarus* est la forme ancienne; *hilaris* a subi l'influence de *tristis*, avec lequel il forme un couple antithétique; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, *oderunt hilarem tristes, tristemque iocosi*; Quint. 11, 3, 67, 72, 79; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive *hilerus* avec apophonie (cf. *camera*, *citera*) se lit CIL II 3684 (Iles Baléares). L'adverbe ancien est *hilarē*; *hilariter* n'apparaît qu'à basse époque (S<sup>t</sup> Aug.; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : *hilarulus* (Laev.); *hilariculus*? (Sén., cf. *tristiculus*); *hilarō*, -ās; *hilaritūdō* (archaïque); *hilaritās* (classique); *exhilarō* (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale); *exhilaratiō* (Aug.); *exhilaris* (bas latin); *hilaritēs* (Italia); *hilarēscō* (Aug.); *hilarēs* (Visio Pauli); *hilarissō* (Isid.).

**hilla**(e) : v. *hira*.

**hilum**, -I n. : *hilum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihilum*, P. F. 90, 7.

*Hilum*, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement *breue quoddam*, 121, 3; et l'explication de Varron repose sur un faux rapprochement avec *hillae*); s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et *libella aliqua si ex parti claudicat hilum*; 3, 514, *aliquid prorsum de summa detraheret hilum*; de même *perhilum*, Lucr. 6, 576, *summa magis mediis, media imis, ima perhilum*; cf. l'emploi de *frū*, *flocuus*, *naucus* dans des locutions négatives. *Hilum* peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, *nec defit ponderis hilum*, où *hilum* = *quicquam*, comme déjà le notait Varron à propos du vers d'Ennius, A. 14, *quae dedit ipsa capiti neque dispendi facit hilum*. Le plus souvent, *hilum*, *hilō* accompagnent une négation; cf. *neque hilum* dans les exemples de Lucrèce et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783; 4, 379; 5, 1409, *neque hilo | maiorem interea capiunt dulcedinis fructum*. De là : *nihilum nilum*, *nihilū nīlī*, *nihilō nīlō*, de \**ne hilom*, etc., formes renforcées de la négation, et *perhilum* « très peu » (Lucr.), comme *perpaulum* (Cic.).

*Nihilum*, négation, est le plus souvent réduit à *nihil*,

*nīl*, comme \**ne oinom*, *noenu* à *nōn*. La brève de *nihilum* semble bien attestée dans Plaute; cf. Lindsay, *Early Latin Verse*, p. 121. Elle est peut-être dans *nihil* un effet de la loi des mots iambiques, comme dans *mīht*, et en lisme apparaît dans le dérivé de la forme en -*r-* : gr. *χέμαρος*, *χέμαρα* désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers chevreaux. Norv. *gimber* désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau; dans la *Lex Salica* on a *ingimus* « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. *bimūs* est à rapprocher de gr. *χέμαρος*, etc. Pour la forme, cf. gr. *δός-χμος* « où le climat est dur », *μελάγχμα* « taches noires dans la neige ». Le skr. *himā-* est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que *catdhimāh* « qui a cent hivers ».

Sur les formes celtiques, v. gall. *gaem*, irl. *gam* « hiver »; V. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, I, p. 66.

Dérivés et composés : *nihilō*, -ōnis m. (Gloss.) : *obdauvōs*; *nihilōminus* (*nīlō-*); *nihilōsētius* : néanmoins; *adnihilō*, -ās : mot forgé par la langue de l'Église pour traduire *ἐξουθενῶ*; Hier., Ep. 106, 57, *nisi forte ἐξουθενῶσας non putabis transferendum « despezisti », sed secundum istius temporis disertissimum interpretem « adnihilasti », uel « adnullasti », uel « nullificasti », et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum*. Pas d'étymologie connue.

**hinc** : v. *hic*.

**hinnō**, -is, -īre : hennir. Ancien. M. L. 4136; B. W. 8, u.

Dérivés et composés : *hinnitus*, -ūs m.; *adhinnō*; *hinnibundus*, -bilis (tardif).

L'aspiration de *hinnō* a sans doute été transportée dans *hinnus*, emprunt au gr. *ἴννος*, *ἴννος* « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs *hinnulus* (M. L. 4138 a), *hinnuleus* (confondu avec *inuleus*), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romanes supposent \**hinnitularē*, M. L. 4138.

Onomatopée, sans étymologie.

**hin(n)uleus**, -a : v. *inuleus*.

**hinnus**, -I m. : v. *hinnō*. La forme *ginnus* qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie *ἴννος*; l'existence de *ginnus* en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

**hiō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : être béant; se dit en particulier de la bouche; de là « rester bouche bée » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Même développement dans *χαίλω*, *χάσω*, *χάμα*. Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *hiātus*, -ūs m. : ouverture (de la bouche); fente, crevasse; hiatus; convoitise (Tac.); *hiantia*, -ae f. (Tert.); *hiatiō* (Apul.); *hiātūra* (gl.); *hiāimembris* (Mart. Cap.); *hiāscō*, -is (Caton et Gargil.); *hiāscō* : s'ouvrir, ouvrir la bouche; *dehiāscō* (Varr.); *hiētō*, -ās (*hieter*, Laber.; cf. *oscutor*), archaïque et rare (sans doute de \**hi-ūō* avec dissimilation du second i, comme dans *societas*); *hiulcō*, -ās (Cat., Fortun.); *hiulcus*, qui suppose un adjectif \**hiu-*

*lus* (de *hiō*, comme *crādulus* de *crādō*), d'où un verbe \**hiulō* dont serait dérivé *hiulcus*, cf. *petō*, *petulāns* et *petulcus*; *hiulcātō*; *in-hiō*, -ās : être bouche bée devant, convoiter; *inturhiō* (Tert.); *sēmihians*. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent *hiō*, *hiāre* se superpose à lit. *žioju*, *žioti* « être béant » et à serbe *žjam*, *žjati* « ouvrir la bouche » (v. sl. *žéjō* « je suis béant » répond sans doute exactement à lit. *žioju*; cf. aussi v. h. a. *giēn* « être béant » et *gewōn* « ouvrir la bouche toute grande ») et *hiāscō* peut-être à v. angl. *giscian*, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. *gina* « être béant », v. sl. *zinoq*, *zinoqi* « ouvrir la bouche, devenir béant ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. *gipian* « haleter »; et il est difficile d'écarter un rapprochement approximatif avec gr. *χαίλω* et *χάσω*. Les formes oss. *eēhiianas ūm*, ombr. *ehiato*, qu'on traduit par « émittendārum, émissōs, émissum », sont loin pour le sens.

**hippacō**, -ās : s'ébrouer; *est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus*, P. F. 96, 5. Cf. *hippiāre* : osciāre, badāre, CGL V 601, 18 (et *ezhippiāre*). Un simple \**hippāre* « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. *hipar*, port. *hippar*, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. *žipati* « haleter ». Cf. le précédent. Le rapprochement de *ἴππος* n'est qu'une étymologie populaire.

**hippagō**, -inis f. : *es naues quibus equi uehuntur, quas Graeci ἵππαγωγός dicunt*, P. F. 89, 28. De *ἵππαγός*, avec suffixe propre latin -*ō*, -*inis*, sans doute d'après *ambāgō*, *indāgō*. On trouve aussi dans les gloses *hippāgō* m. au sens de « cocher »; forme de *ἵππαγός*, influencée par *agāsō*, *equisō*.

\***hir** (i?) : creux de la main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou *hir*, *harris*), la forme même (avec ou sans aspirée); le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventuré tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé *hir* avec gr. *χειρ*, arm. *je'n*, alb. *dorc* (on cite aussi des mots tokhariens A, *tsar*, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. *kessar*, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » en tant qu'elle prend.

**hira**, -ae f. : *hira, quae deminutiue dicitur hilla, quam Graeci νήστρον, intestinum est, quod ieiunum uocant*, P. F. 90, 3. Mot rare (Plt., Apul., Arn.); *hillae* pl. « tripes » : *Lūcānicae*.

Le rapport avec *haru-* de *haruspez*, etc., n'est pas clair.

**hirciae**, -ārum f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf. *irceus*.

hirec, -as v. urcō.

hireus, -I m. (ircus, Varr., L. L. 5, 97; fircus, sabin, cf. Fircellius): bouc et « odeur de bouc » comme gr. ἱρῆος (cf. subhirci). Ancien (Plt.), usuel. Hircus, concurrencé par caper et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique: v. h. a. irah « peau de bouc ». Cf. Ernout, Élémt. dial., s. u.

Dérivés et composés: hirculus: 1° petit bouc; 2° plante à odeur de bouc, cf. gr. ἱρῆος, ἱρῆιον, (Plin. 12, 46); hircinus; hircosus: qui sent le bouc; hircusius (Apl.); hircipes (Mart. Cap.); formé d'après capri-pes; hircō, -ōnis (Gloss.); hircoceruus (Boèce) = ἱρῆοειδής; hircuitalis, pueri primum ad uirilium accedentes, a libidine scilicet hircorum dicti, P. F. 90, 1 (irquitallus sans h, 92, 11), d'où hircuitaliō « ἱρῆϊζῶ » (Censor.): prendre une voix d'homme (cf. catulid, -is); hircuicomāns (hirci-) (Querol.); subhirci: aisselles (Isid. 11, 1, 65, cf. subbraccia et le hircum ab ālis olere de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute hircus, et peut-être luperci, lupercalia.

Il y a un nom ancien dans haedus. Si le samnite hircus (v. ce mot) est de la même origine que hircus, la forme ancienne serait \*hircuos. Étymologie inconnue; peut-être mot prélatin. Le second élément de hircuitalis est obscur.

La glose hircui: oculorum anguli, provient d'un contresens fait sur Virgile, B. 3, 8; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

hirnea (irnea), -ae f.: vase, coupe (Caton, Plaute). Cf. irnela: uasis genus in sacris, P. F. 93, 19; hirmiola. Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. Hirnea est peut-être le doublet dialectal de (h)erneu.

hirpus (irpus), -I m.: nom du loup en samnite; cf. P. F. 93, 25, Irpini appeuati nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites; eum enim duce[m] secuti agros occupauere. Cf. les noms propres Hirpi, -orum et Hirpini. N'est pas attesté comme nom commun en latin; mais figure dans le dérivé:

(h)irpex -icis m.: herse; irpices genus rastrorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agris, P. F. 93, 23. Même image que dans frēnum lupātum; cf. lupātum dans Rich. Demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 4141, hirpex et herpex, B. W. herse; M. L. 4142, \*hirpica et erpica CGL V 359, 47, erpicārius; \*hirpicāre, M. L. 4143. Les variations entre i et e, l'absence de h confirment l'origine dialectale. Cf. hircus et, pour la finale, dentex.

hirquitallus: v. hircus.

hirrō, -is, -ire: -re, garrire quod genus uocis est canis rabiosae, P. F. 90, 9: D'où hirritus, -ūs m. (Sid.).

Verbe expressif, comme hiniō, hittiō.

hirsūtus, -a, -um: au poil hérissé, hirsute. Classique. Dérivé: hirsūtia (Solin.); composé: hirsicūlus (?); hirsuticūlus: θαρσύνετρος (Gloss.).

Semble dérivé d'un nom en -u- non attesté \*hirsu-; cf. cornū, cornūtus, astū, astūtus. Le maintien du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -rc- (cf. urau-, skr. rṣaḥ, gr. ῥακός), ou bien à ce que \*hirsu- est une forme récente remplaçant un plus ancien \*hirtu- (comme pulsus en face de pultāre), cf. hirtus; l'i atteste peut-être une origine dialectale, comme pour hircus, hirtus, hispidus. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre: Hirritus, CIL VI 1485; Hiruto, IX 3044.

Un rapprochement avec horredō ou avec hircus est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire ».

hirtus, -a, -um: poilu, aux poils durs. Ancien; cf. les noms propres Hirritus, Hirtinus, Hirtianus, et la glose: hirtipili, durorum pilorum homines, P. F. 89, 30. Sans doute de \*gher-to-s; hirtus semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- supposé par hirsutus. Cf. aussi hispidus.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal?

hirūdō, -inis f.: sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que sanguisuga a commencé à se substituer à hirūdō; cf. H. N. 8, 29, cruciatum in potu maximum sentiunt [sc. elephantis] hausta hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto. Hirūdō n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet hirūgō, herūgo (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgō à -ūdō; cf. incugine pour incudine, testūgō pour testūdō, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que testūdō.

hirundō, -inis f.: hirondelle; aronde (poisson). Ancien. Les formes romanes remontent à hirūnda et harūnda, M. L. 4145, et au diminutif \*hirundula, 4146.

Adjectifs dérivés: hirundininus, forme ancienne (Plt., Rud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée hirundinus (-neus); hirundinia (-nina); hirundinaria (= ἡρόγγρον): chélidoine.

Sans étymologie claire. Même formation que harūnda; nebrundinēs.

hispanus: espagnol. Adjectif en -anus (cf. Rōmānus, etc.), dont proviennent Hispania, -niēnsis, -nicus. Cf. gr. Σπανία.

hispidus, -a, -um: hérissé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains Hispō, Hispulla. Même formation que horridus. Dérivés rares et tardifs: hispidō, -ās; hispidiūs. Formes romanes douteuses, v. M. L. 4148.

V. hirsutus. Forme dialectale issue de \*ghers-k-w-?

hister: v. histriō.

historia, -ae f.: 1° histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. ἱστορία; 2° histoire, récit historique ou fabuleux; déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, historiae. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, Mnem. 54, 254 sqq. Celtique: irl. stoir, gall. ystyr.

Autres emprunts: historice, -ēs f. (Quint.) = ἱστορικῆ; histicus, -a, -um = ἱστορικός; histicus m. historien; histicō, -ās (bas latin); historiographus.

Dérivés latins très tardifs: historiālis, historior, historiola, historiuncula.

histriō, -ōnis m.: acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de hister; cf. T.-L. 7, 2, 6, hister Tusco uerbo ludio uocabatur. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, quod primum ex Histria uenerint, P. F. 89, 25. Pour la formation, cf. lūdiō. Ancien, usuel, classique.

De hister dérivent: histicus (Plt.); de histriō: histriōnālis (Tac.); histriōnicus (bas latin); histriōnia (sc. ars); histriō, -ās (Gloss.). L'allemand Storger provient de \*histriō.

hittus: φωνῆ κυνός, CGL II 69, 2; hittiō, ὕστερον CGL III 450, 33; 483, 23. Onomatopée, comme fr. japper. V. hiriō.

hiuleus: v. hiō.

hōcanulus, -a, -um: de cette année. Formation populaire tirée de hōc annō, sans doute d'après aestiuus, tempestiuus, etc.; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

hodiē adv. (fal. foied?): aujourd'hui. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4163; B. W. s. u. Adjectif dérivé: hodiernus, cf. hesternus (v. sous heri). — Hodiē a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines: in hodie (Peregr. Aeth.) ou hodiernō diō « τῆ σήμερον ἡμέρα ». Même tendance dans le fr. « aujourd'hui »; v. B. W. Jour. Cf. diurnum, hibernum se substituant à diēs, hiems.

Composé: h-o-diē; cf. skr. a-dyā. V. sous diēs et hic. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci »; cf. gr. σήμερον (sous cis-), arm. ays-aar, etc., got. himma daga et v. h. a. hiu-tagu, etc. Là où existe le démonstratif \*k'i- de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que cis, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est hi-, ho-; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif \*k'i- n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. hōrnus.

holcōnia (hor-) uitis: nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre Holcōnius, dans W. Schulze, Lat. Eigenn., 169.

holus, -eris n. (forme ancienne helus, cf. P. F. 89, 3, helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera; doublet dialectal folus dans P. F. 74, 9; forme rustique sans aspiration olus; génitif et datif-ablatif pluriel olerōrum, oleris dans Lucil et Caton): légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précisé par une épithète: holus marinum, rusticum, siluestre, cf. gr. θαλασσοκαμῆθι, ἀγριολάχων; (h)olusātrum (génitif holusātri): persil noir, maceron.

Dérivés: (h)olitor: jardinier (pour la formation, cf. iānus/iānitor, portus/portitor, etc.), formés directement sur des noms d'après canō: cantor); (h)olitorius (sorum oliōriūm); (h)olusculum n.; (h)olerāceus adj.: végétal; (h)olerārius; (h)olerārium n.: jardin potager; holerōsus = λαχανώδης; (h)olerō, -ās: planter des légumes; (h)olerātor.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romanes, où il a été supplanté par legūmen.

Appartient à une racine qui se retrouve dans heluus. Cf. gr. χλόος « couleur d'un vert tendre », χλόη « verdure nouvelle, gazon », χλοερός « d'un vert clair » qui indique le dissyllabisme de la racine (χλο- repose sans doute sur \*ghlo-); v. h. a. gelo « jaune », lit. želti « verdoyer » et

želvas « vert »; v. sl. zelenŭ « vert » et russe zlak « plante, plante cultivée »; phrygien ζῆλακ « λάχανα, Hes., skr. hāriḥ « jaune, vert » et av. zairiš « jaune » (les formes lat. galbus et gilvus sont énigmatiques). — Le groupe de lat. fel, flāuus est parallèle, mais distinct.

\*homeliūm: pilei genus, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte homeliūm. Peut-être transcription corrompue de gr. οὐλόων qui désigne une sorte de coiffure dans Cratinos (Ath. 410 d.).

homō, -inis m. (flexion sans alternance homō, -ōnis dans Enn., A. 138: uolurus in spinis miserum mandebat homonem, dont on rapprochera les formes osco-ombriennes: osq. humuns « hominēs », omb. homonus « hominibus »). Un doublet hemō, avec e radical, est attesté par la glose de Festus, hemona, humana, et hemonem, hominem dicebant, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé nēmō « pas un homme, personne ne... » de \*nē hemō. L'alternance homō/hemō est ancienne; il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zero; v. humus: homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre » ou « terrestre » (cf. Quint., 1, 6, 34, etiamne hominem appellari quia sū humo natus, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes »; cf. l'opposition grecque de ἐπιχθόνιοι et ἐπουρόνιοι; de là l'expression biblique filius hominis (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), h. dei, h. dei et christi. Homō se distingue de uir comme ἀνθρωπος, qu'il traduit, se distingue de uirgō. Ce sens de homō apparaît dans les expressions genus hominum (cf. genus hūmānum) et pro deum hominumque fidem; hominum diuomque pater; dans ce sens, homō désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. ὁ, ἡ ἀνθρωπος); cf. homines plous V oinurois uirei atque mulieres, S. C. Bac. I. 19; mares homines, Plt., Poe. 1311; quo discernitur homo mas an femina sit, Varr., L. L. 7, 17; homines feminae, Aug., Ciu. D. 3, 3; mater, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem (= une créature humaine) appellare possit, Cic., Clu. 70, 199.

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers: 1° homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à fera, bestia): si uis homo esse « un homme digne de ce nom », Cic., Att. 4, 15, 2; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à deus): possum falli ut homo (var. humanus), Cic., Att. 13, 21, 2; [Demosthenes, Homerus] summi sunt, homines tamen, Quint. 10, 1, 25; homines sumus, non dei, Pétr. 75; 2° homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique; mi homo et mea mulier, uos saluo, Plt., Ci. 723; cf. Kāhm, Atlatein. Forsch. 89; 3° hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins »: capti homines equitesque producebantur, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal »; 4° homme, c'est-à-dire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts: inter homines esse « être au nombre des vivants ».

Dans la langue familière, enfin, homō s'emploie souvent à la place d'un démonstratif: hic homō « ego », homo « is, iste, ille », cf. ILLE ubi miser famelicus uidet ni esse tantum honorem, tam facile uictum quaerere, ibi HOMO coepit me obsecrare, Tér., Eu. 260-261. Cf. Lindsay, Synt. of Plautus, p. 45. Une phrase comme celle

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : *ipso enim homo melior non est* « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution *homō* a pu arriver en français à former l'indéfinitif « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parlers germaniques ; cf., toutefois, l'emploi « positif » de *homō* dans Pétr. Aeth. 13, 1, *si tamen labor dici potest ubi homo desiderium suum compleri uidet*) ; v. B. W. *sous homme*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A *homō* se rattachent les diminutifs *homullus*, *homuncius* (pour la formation, cf. *senecio*), *homunculus* et les composés *semihomō*, *homi-cida* m., *-cidialis*, *-cidium* n. (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), *-cidiator* (Gloss.), *-diōsus*, etc. Dans *homicida*, il y a eu substitution d'un thème en *-o* (\**homō*-) au thème en *-n* (\**homōn*-) comme dans *nuncupō* (de \**nōmo-cupō*, \**nōmi-cupō* ; gr. ἀνομοδοτοῦν, ἀνομοδοτικός, etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en *-n*, cf. *foedi-fragus*, *uolnificus*, etc.). Le composé *hominicola* est récent et créé pour traduire ἀνθρωποκλήτης (langue de l'Église) ; de même *hominiplacens* = ἀνθρωποπλάτης (Sept.). Forme verbale tardive : *dehominō*, *-ās* (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de *homō*. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, *hūmānus*, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptations :

*hūmānus*, *-a*, *-um* : 1° humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = ἀνθρώπινος, ἀνθρώπιος, cf. Tér., Hau. 47, *homo sum : humani nihil a me alienum puto*, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, *cibi humaniores* ; 2° par suite véritablement digne d'un homme, cultivé, policé et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (= φιλόανθρωπος), sens qu'on retrouve dans *hūmānitas*, *hūmāniter* et dans *inhūmānus*, *inhūmānitas* ; 3° « humain », c'est-à-dire « qui peut arriver à un homme mortel » : *si quid mihi humanum contigerit*, litote ; cf. l'adverbe *hūmānitus*, ainsi différencié de *hūmāniter* et opposé à *diuinitus* : *si quid me fuerit humanitus*, Enn., A. 125. M. L. 9674.

Sur l'évolution de sens de *hūmānitas*, v. Bolkenstein, Doelger-Festschr., 62.

En dehors de *hūmānitas* et de *inhūmānus*, *-nitas*, les dérivés et composés de *hūmānus* sont rares et tardifs. La langue de l'Église a créé *hūmānō*, *-ās* (usité surtout aux participes *hūmānātus*, *hūmānandus*) pour traduire ἀνθρώπος « changer en homme », *hūmānātio* = ἀνθρωπότης et *inhūmānātus* « incarné, devenu homme », *inhūmānātio* « incarnation » ; Oribase a *hūmāninus* (d'après *caninus*). Cassiodore crée *hūmāniformiānus* d'après ἀνθρωπομορφωτικός.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. *mārtā*, av. *mārta-*), en arménien (*mard*), en grec (βρωτός) et, par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. θωάτος (θωήτός), elle l'est par la notion de « terrestre » en balteque : lit. *žmū*, *žmogūs* (au pluriel *žmōnēs*), etc. ; en germanique : got. *guma*, etc. (dont il reste une trace dans *Bräutigam*), et en celtique : irl. *duine* (pour l'initiale, cf. γ- de gr. γῶν, sous *humus*). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où *homō* et *hemō* sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes mettent hors de doute que l'o radical de *homō* est ancien. Le sens de « terrestre » représentant l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dû se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, *humus* de l'autre, *hemō*, *homō*, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif *hūmānus*, qui ne peut s'expliquer en partant de *homō*, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistantes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de *publicus* en face de *populus*. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel *doini*, qui semble supposer \**doinyo-*, en regard du singulier *duine* ; or, l'ā de lat. *hūmānus* pourrait reposer sur \**oi*.

**honōs** (puis *honor* ; *honōs* est usité jusqu'à l'époque impériale, où *honor* prend le dessus ; du temps de Quintilien, *honōs* était vieilli, cf. Inst. Or. 1, 4, 13), *-ōris* m. : honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt *honestum*, cf. Cic., Brut. 81, 181, *cum honos sit praemium uirtutis iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui eum sententis, qui suffragis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur*), charge honorifique ; cf. au pluriel « les honneurs » (= τιμὰι), *cursum honōrum*. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de *decor*, *-ōris*), cf. *honestāmentum*. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, *honorāre*. Celtique : irl. *onoir*.

*Honōs* a fourni des dérivés en *honest-* et en *honōr-* ; les premiers semblent supposer une flexion \**honōs* (\**henos* ?), *-eris* d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de *honōs* comme *decus* à côté de *decor*, cf. *fānus/fānestus* ; les seconds se dénoient comme récents.

1° *honestus* : honoré et « honorable, honnête, beau (cf. *decōrus*) » ; à basse époque « riche » (trad. πλούσιος) ; terme de la langue philosophique *honestum* n. : *aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute*, Cic., Fin. 5, 23, 66 ; *honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemiis fructibusque per se ipsum possit iure laudari*, id., ibid., 2, 14, 35. De là : *honestās* (de \**honesti-tās* avec haplogie ? cf. *tempus, tempestās*) ; *honestiūdō* (archaïque, d'après *pulchritūdō*) ; *honestō*, *-ās* ; *honestāmentum* « ornement, parure », d'après *ornāmentum* ; *cohonestō* (classique) ; *dēhonestō*, M. L. 2524 ; *dēhonestus*, *dēhonestāmentum*, *dēhonestātiō* (époque impériale) ; *inhonestus* (ancien, classique) : sans honneur, c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnête » ; *inhonestās*, *inhonestātiō* (langue de l'Église) ; *inhonestō*, *-ās* (Ov. = ἀτιμάζω) ; *inhonestāmentum* (archaïque).

2° *honōrō*, *-ās* (*honōror*, tardif, d'après *ueneror* ?) : honorer et « embellir » ; *honōrātus* : honoré et honorable ; *honōrātiō* (Arn.) ; *honōrus*, seulement attesté à l'époque impériale, comme *inhonōrus*, et peut-être formé d'après *decōrus* (*indecōrus*) ; *honōrābilis*, *-bilitās*, *-ter* (Apul.) ; *dēhonōrō* (bas latin) ; *honōrārius* : donné à titre d'honneur ; *honōrārium* (*dōnum*) : honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, *in honorariis aduocatum*, etc. (de là *honor* « honoraires du clergé » (Cypr.) ; *honōrō* « payer le clergé ») ; dans la langue du droit, *honōrārium iūs* : *dicitur quod ab honore praetoris uenerat* ;

*honōrificus* et ses dérivés ; *honōrificō* (= δοξάζω) ; *honōripeta* (Gloss.) ; *honōriger* (Tert.) ; *exhonōrō* « déshonorer » (Aug., Vulg.) ; *inhonōrus* (*-ris*) (latin impérial, sans *er*) ; *inhonōrō* ; *inhonōrātus* (Cic.), de là *inhonōrō* d'après ἀτιμάω ; *inhonōrō* dans Tert. (= ἀτιμάζω) ; *inhonor* (cf. *dēdecor*) ; *inhonorābilis* ; *inhonorātiō* (langue de l'Église) ; *inhonōrificus* (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en *-es-* est surprenant (cf. toutefois, *colōs* (*-lor*), *onus*). Sur le sens, v. F. Klose, *Die Bedeutung von honos u. honestus*, Breslau, Eschenhagen, 1933.

**hōra**, *-ae* f. : heure, division du jour. Emprunt au gr. ὥρα (Plt.) ; *hōrae*, *-arum* : horloge ; *Hōrae*, *-arum* : transcription du gr. Ὥρα, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique : all. *Uhr* ? ; celtique : irl. *uar*, britt. *awr*.

Dérivés et composés : *hōrālis* ; *hōrārium* n. (Censor.), mot latin correspondant à gr. ὁρολόγιον, du reste emprunté lui aussi (*hōrologium* et *hōrolegium*) ; *hōri-*, App. Probi, comme *spicilegium* et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183 ; B. W. s. u. ; et en germanique : v. h. a. *orlei* ; *hōrāriolus*, M. L. 4177 a ; *semihōra* ; *sēsquihōra* ; *trihōrium*.

horcōnia : v. *halcōnia*.

horētus : v. *fortis*.

horda, hordicālia, *-eldia* : v. *fero*, *fordus*.

hordeia, *-ae* f. (?) : coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec *hordeum*.

hordeum (doublet dialectal *fordeum* attribué aux *antiqui* par Quint. I 4, 14 ; cf. Terentius Scaurus, GLK VII.11.6), *-i* n. : orge. — Le pluriel *hordea* est dans Vg., B. 5, 36 ; G. 1, 210, 317 et dans Plin. 18, 56 ; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique ; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Bavius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200 : *hordea qui dixit, superest ut tritica dicat*. Mot ancien ; cf. Plin. 18, 72 : *antiquissimum in cibis hordeum, sicut Atheniensium riu apparat et gladiatorum cognomine qui hordearii uocabantur*. M. L. 4180.

Dérivés : *hordeolus* (*hordeolum*, *hordiolum*, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. κριθόνιον, M. L. 4179 ; *hordeaceus* (*-cius*) ; *hordearius* ; *-a pira* : poires mûres à l'époque où l'on fauche l'orge ; *hordiarium aes*, *quod pro hordeo equiti Romano dabatur*, P. F. 91, 10 ; *hordior*, *-aris* « être gonflé par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. *gersta* « orge » et hom. κρι, gr. κριθή (de \**ghr-wd-* ?), alb. *drīb*, *drībē* « orge ». Le *-d-* latin est ambigu ; le germanique a \**-i-* ou \**-d-* et le grec *-θ-* issu de \**-dh-*. — Arm. *gari* « orge » a une forme encore plus différente. Cf. *horres* ?

**hōria**, *-ae* f. (*hōreia*, *ōria*) : barque de pêcheur. Diminutif *hōriola*. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

**hōrior** ; *hortor* (*horior*, *hortō*, arch.), *-āris*, *hortātus sum*, *hortāri* : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale *hortor* n'est que le fréquentatif-intensif du simple *horior*, en-

core employé par Ennius, A. 432, *prandere iubet horturque*, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée *horiaturo*, A. 346 ; cf. CGL V 74, 16, *horitandum* : *hortandum*. *Hortor* a éliminé *horior*, qui, par suite de l'amusement de l'h initial, risquait de se confondre avec *orior*, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. *Hortor*, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée » : *ad-*, *ex-*, *co-hortor*.

Dérivés : *hortātus*, *-ūs* ; *hortātiō* ; *hortātor*, *-trix* ; *hortātorius* ; *hortāmen* (poétique et prose impériale) ; *hortāmentum* ; *hortātius*.

Composés : *ad-hortor* : se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à ; *cohortor* : exhorter ensemble ; *dēhortor* : dissuader par exhortation (cf. *dēprecor*) ; *exhortor* (*-tō*) : exhorter (fréquent, classique ; substitut emphatique de *hortor*, dont le sens va s'affaiblissant) ; *inhortor* (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. *exhortātiō*, *-tor*, *-tōrius*, *-itius* (= προτροπικός, παρορητικός qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman ; mais \**cohortāre* est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147.

Le sens indique que *horior* est un causatif, comme *sōpiō*, mais avec *o* bref, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme *e* conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. *herest* « uolet », omb. *heri* « uult », *heriest* « uolet », etc., avec participe *heritu* « cōsulōs », et conjonction *heris* « uel ». Elle se retrouve sous des formes diverses, en germanique : v. h. a. *ger* « désirant », *gerōn* « désirer », v. sax. *gern* « désireux de », etc. ; en grec : χαίρω (aor. ἐχάρην) « je me réjouis », χάρις, χαρὰ « grâce, joie », χάρμη « ardeur belliqueuse » ; en indo-iranien : skr. *hāryati* « il prend plaisir à ».

Les formes diffèrent d'une langue à l'autre ; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. *heries*.

**hōrnus**, *-a*, *-um* : de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif *hōrnō* a été utilisé comme adverbe avec le sens de « cette année » ; cf. Lucil. 28, 23, *ustrum anno an horno te abstuleris a uiro* ?

De *hōrnō* a été dérivé *hōrnōtinus*, formé comme *annōtinus*, *sērōtinus*, *rumpōtinus*. *Hōrnus* et son dérivé ne semblent plus usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de *annus*, dont la formation et le sens apparaissent immédiatement ; cf. *hōcannō*.

Composé dont le premier terme est le même que celui de *hōdiē* et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l'« année qui recommence », non attesté autrement en latin : got. *jer*, av. *yārō* « année », pol. *jar* « printemps », gr. *ōros* « année » et *ōpā* « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. *hiuru* (de \**hiujarū*) « cette année », all. *heuer*. — Le *-y-* initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amui en latin (\**hō-yor* > \**hōr*-). Pour le suffixe *-no-*, cf. *uernus*, *hōdiernus*, etc.

horreō, *-ēs*, *-uī*, *-ēre* : se dresser (en parlant des poils du corps) : *in corpore pili, ut arista in spica hordei, horrent*, Varr., L. L. 6, 45 (avec rapprochement de *horreō*

et hordeum par étymologie populaire?); être hérisé; frissonner [d'effroi], souvent joint à tremō. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. φρόσσω); de là horrendus « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérisé », on passe au sens (rare) de « être effroyable », Col. 1, 4, 9, quaedam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif; de là le grand nombre de dérivés. Dérivés et composés : horror m. : hérissement, frisson, horreur, M. L. 4190; horridus : hérisé; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, \*horridor; horridulus (familiier, Plt.); horrescō, -is : avoir le poil qui dresse, se hérisser, frissonner, M. L. 4185; horribilis : horrible; horrentia, -ae (Tert.); horrifer; horrificus, -ficō, -ficābilis (tous poétiques); horricomis (= ὀρθόκομος, Apul.); horripilo, -ās, cf. gr. ὀρθότριχῶ (de \*horripilus, non attesté, semble-t-il), M. L. 4189; horripulātiō, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies obri-, obbri-, orri-, d'après obrepere?); horrisonus (poétique); abhorreo : s'écarter avec horreur de; avoir horreur de; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suétone, le verbe est construit avec ab, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif : abhorreo alqm, ou alqd, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparaît abhorrescō, qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; cohorrēscō (Cic.); echorreo (rare, Col., Juv.); echorrescō (classique, usuel); inhorrēscō; perhorreo (rare, tardif); perhorrescō; perhorridus (T.-L.); subhorridus (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. garim « j'ai horreur de » et skr. ghṛsuḥ « excité », hārgate « il a une horripilation de joie ». Cf. peut-être le groupe de (h)ēr, hirtus et hordeum.

horreum, -i n. (horreus, bas latin; horrea, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; h. publicum « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La glose de Festus, horreum antiqui farreum dicebant a farre, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer horreum. Ancien, usuel. M. L. 4186.

Dérivés : horreoolum n. (Val. Max.); horrearius m. : gardien des greniers de l'État (époque impériale); horreaticus : concernant les greniers (Dig.). Pas d'étymologie.

hōrsom adv. : de ce côté-ci. Archaïque (Plt. et Tēr., de hō-worsum). V. seorsum. V. hic.

hortor : v. horior.

hortus, -i m. (ortus) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Pline 19, 50, s. u. hērēs, et le sens du composé cohors), puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. κήπος, désigne le pudendum muliebri. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194; peut-être got. aurtigards; angl. orchard.

Dérivés et composés : hortulus m., d'où hortulō, -ōnis; hortiliō, CGL V 601, 35; \*hortilia, M. L. 4193; hortellus; horticellus; hortulandus; hortulālis (Ps.-

Apul.); hortēnsis, M. L. 4192, et hortēnsius (Pline); horticola; hortinus; hortua, -orum n. pl., tardif; d'après pascua?; hortaria f. : piment (Apic.), avec influence de hortor? Pour les noms propres Hortensius et Hortalus, osq. Hürtiis, Hurtentius, v. Schulze, Lat. Eigen., p. 176 sqq. V. aussi cohors.

Hortus seul est conservé d'une façon générale dans les langues romanes; les dérivés ne survivent que dans des dialectes isolés; en français, hortus, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. sax. gardu, etc. (peut-être étymologiquement apparenté à hortus), dont le dérivé fr. jardin a été emprunté par l'italien, l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. hürz, hürtüm « enclos sacré » (dans la dédicace d'Agnone); cf. γόρτος « enceinte (de cour, de bergerie) »; peut-être irl. gort « champ », lub-gort « jardin ». Lat. co-hors repose sans doute sur \*co-hortus, de \*ghrti-gall. garth « jardin », bret. garz « haie » supposent \*ghrd. Comme une racine \*ghert- est impossible en indo-européen, on est amené à rapprocher la racine de skr. hṛati « il prend » (intensif jārīharti) et de gr. χεῖρ « main », arm. jern et alb. dorë (même sens), v. aussi gr. εὐχερής « maniable ». Le sens d'osque heri ad est contesté : uelut non capiat d'après Vetter, Hdb., n. 4. Le latin lui-même a hara « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat. hortus serait donc un mot du type de gr. φέρος « fardé ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. gardr, v. h. a. gard « enclos » en supposant une accentuation \*ghortō-. Mais, à côté de garth « enclos », le gallois a, au même sens, gardol (v. Rev. celt., 43, 212), et le balte que a lit žardis « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. sardis « Zaun » qui indiquent une forme à élargissement d ou dh. Le v. sl. gradū « enclos, ville » a chance d'être emprunté en germanique; car \*garda- s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien B kercatō « palais royal ». Le vocalisme de hitt. gurtal « citadelle » fait difficulté.

(h)ossa, -ae f. : jambièrre; pantalon (Isid. 19, 34, 9). Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W. housseau.

hospes, -itīs c. (Accius écrit, Erig. 51, hospitem depositam interemes; mais, comme pour sospes, antistes, sacerdos, la langue a créé un féminin en -ia, qui apparaît déjà dans Plt., Mi. 495; d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel hospita, par exemple Ae. 3, 377, régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif hospitiūs; cf. Vg., Ae. 6, 93, hospita coniuz « une épouse étrangère ») : hôte, c'est-à-dire celui qui reçoit l'étranger, hostis (cf. hospitium, hospitālis), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = ἔξωσ Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall. yspyd (de hospitem).

Dérivés et composés : hospitium n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; hospitulum (Dig.); hospitālis : hospitalier (= ἔξωσ, ἔξωσός), concernant les hôtes, d'où hospitālia, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, \*hospitāle; hospitūliās; hospitārius; hospitōr, -āris : recevoir l'hospitalité, ἔξωσός (hospitiō dans Aug., M. L. 4199), et adhospitiō; hosp-

itulum (Dig.); hospitōr (Apul.); hospitiūs (bas latin); hospitulum. cohospes; inhospes, usité seulement au féminin singulier et au neutre pluriel inhospita (époque impériale) = ἔξωσ; inhospitālis; inhospitūliās (Cic., Tusc. 4, 11, 25) = ἔξωσός; hospiticida = ἔξωσός (Gloss. Philox.).

Hospes est un thème consonantique : ablatif singulier hospie, génitif pluriel hospitum. Le mot exprime le sens anciennement exprimé par hostis (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le premier terme serait hosti-; mais l'amuissement de i serait surprenant. Quant au second terme, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses. Par com-pos en face de potis (v. ce mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est \*pot-; et l'on voit par eques en face de gr. ἵπποτρος; que la forme en e, \*pet-, serait phonétiquement explicable; mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste, World, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de petō. Donc, comme pour sospes, l'étymologie n'est pas évidente.

Le péligien a une forme, sans doute hypocoristique, hospus.

hostia (accusatif hostiam, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; ostia, Inscr.), -ae f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à uictima, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, ea prodigia partim maioribus hostiis partim locutenibus procurantur; puis « victime » en général, et confondu avec uictima; cf. (Galli) humanis hostiis aras ac templa fument, Cic., Font. 10, 21, et Galli pro uictimis homines immolant, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : hostiola (Gloss.); hostiātus (joint à candidatus dans Plt., Ru. 270); hostispicēs : aruspices (Gloss., d'après extispicēs).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher hostia de hostire « aequare » (que l'on fait dériver de hostis), redhostire « referre gratiam »; cf. Festus 334, 9, redhostire : referre gratiam (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... nam et hostire pro aequare posuerunt (cf. id. 414, 37 sqq.). Ennius in Cresphonte (113) : Audi[te] atque auditis hostimentum adiungito; Plt., As. 377, quin promitto, inquam, hostire contra ut merueris; et 172, par pari datum hostimentum, opera pro pecunia; et P. F. 91, 11, hostimentum : benefici pensatio; Non. 3, 26, h. : aequamentum; CGL V 209, 3, h. dicitur lapis quo pondus aequatur; hostia : aequata, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore hostus « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisseau à l'aide de l'instrument dit hostōrium « lignum quo modius aequatur », CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., GLK II 6, 24); Hostilina « déesse qui veillait à ce que les épis formassent une surface égale ». Cf. E. Benveniste, Don et échange dans le vocab. i.-e., An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrégé de Festus explique-t-il hostia... ab eo quod est hostire ferire, P. F. 91, 9; et Nonius, 121, 14, a la glose hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia. Pacuvius Tencro (345) : nisi co(h)erco | proteruitatem atque hostio ferociam. | Hostire, offendere, laedere. Laelius Erotopaegnon lib. II (1) : nunc quod meum admissum nocens | hostiū uoluntatem tuam. Mais les

exemples cités sont obscurs; c'est ainsi que le texte de Pacuvius invoqué par Nonius comme exemple du sens de « comprimer, caedere » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme redhostire : referre gratiam. En tout cas, le sens de hostire « ferir » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de \*hostia « compensation » ayant été oublié, le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de mactare et immolare. Mais on ne peut rien affirmer. Hostia est dérivé de hostis comme uictima de uincō par Ov., F. 1, 335-336.

hostiō : v. hostia.

hostis (doublet dialectal fostis attribué aux antiques par P. F. 74, 9 : fostim pro hoste), -is m. : étranger, hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, hostis... tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., status dies <cum hoste> uocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino; eius enim generis ab antiquis hostis appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, atque hostire ponebatur pro aequare; sens conservé dans la loi des XII Tables, aduersus hostem aeterna auctoritas esto; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public », aux dépens de perduellis, par opposition à inimicus « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, qui (Pompeius) saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concertauit. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, L'étranger est en fuite et le Juif est soumis; Béranger, Ma dern. chans., L'étranger envahit la France | Et je maudis tous mes succès. A l'époque impériale et en poésie, hostis prend le sens de « ennemi » en général, de même que inimicus s'emploie pour hostilis; cf. Vg., Ae. 11, 83-84, indutosque iubet trunco HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina fgi.

Dérivés : hosticus (archaïque et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.; peut-être formé d'après ciuiticus); hosticulus (Not. Tir.); hostilis (ccmme ciuilis); hostilitās (Tert.); composés : hosticipass « hostium captor », P. F. 91, 15; hosticida (Gloss.); hostifer (poétique et bas latin); hostificus (archaïque et poétique, formé d'après gaudificus).

Hostis, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en -is, et il a pris le sens d'un collectif : cf. v. fr. ost, le sens de « ennemi » étant rendu par inimicus (inamicus), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : si huc perrezerit ipsa hostis.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : got. gasts, v. isl. run. -gastiR et v. sl. gostif. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par hospes (v. ce mot), on a été conduit à employer hostis en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans ciuis. Cf. Plt., Tri. 102, hostiane an ciuis comedis, parui pendere. V. Benveniste, art. cité, sous hostia.

hostus (gén. -ūs?) m. : produit de la récolte d'un olivier.

Cf. Caton, Agr. 6, 2, *si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit*; et Varron le définit exactement, R. R. 1, 24, 3, *hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiunt esse modiorum, alii uia minus magnum, ut ad CXX descendat, eazinde ut uas(a) olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud*. Dans Varron, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *haurire*, \**hōrire* « épuiser ». Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium*; cf. *hostia*.

**hñe** : v. *hic*.

**hui** : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

**hūmānus** : v. *homō*.

**humēō** : v. *umēō*.

**humerus** : v. *umerus*.

**humilis** : v. *humus*.

**(h)umor, (h)umidus** : v. *umor*.

**humus**, -I f. (comme les autres noms de la terre, *tel-lūs, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humū* dans Varron cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus) : terre (en tant que partie basse), sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus*; *ideo Ennius* (Sc. 411 V.) *in terram cadentis dicere « cubitis pensibant humum », et quod terra sit humus, ideo is humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humillimus, quod in mundo infima humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter, -ās, -ātula, -tūdō* (Gloss.); *per-humilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humilitō* (*humilō*, cf. *leuāre/leuis*, etc.), *humilitiō* et *humilitūs, -ās* = *ταπεινός* (cf. *nōbilis, nōbilitūs*), *humilitiō* (Gloss.); *humilificō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō, -ās* « enterrer » (les morts), d'où *humatiō, -tor* (rare), *-tus, -ūs m.*; *inhumātus* « non enterré », sens classique; ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumāre* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātor* : *pollincior* (Gloss.); *circum-, ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu \**terrāre, \*interrāre* dans ce sens. Cf. aussi *homō*.

*Humus* se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. *uim, humal*; le britt. *uhyll, uhyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *ἔρα* et à all. *erde*. L'autre, *χθών, χαμαί*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans véd. *ḡdāh*, locatif *ḡdāmi*, génitif *ḡdāh* (et *ḡmāh*), gr. *χθών*, v. irl. *dú* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne simple dans gr. *χαμαί* et sans doute dans av. *zā*, à consonne *zāmo*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dāgnā*, locatif *dagan* issu de \**g(h)edhōm-*, le tokh. A *tkam* (B *kan*) « terre », dont la dentale rappelle celle de gr. *χθών*; cf. Pedersen, *Groupement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés en *-ā* : gr. *χαμαί* et *χαμαί* (avec le composé *νεο-χθών* « nouveau, étrange »), en *-y-* suivi de voyelle longue dans v. sl. *zemiā* et lit. *žėmė*, en *-o-* dans lat. *humus*. Malgré la forme en *-o-*, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karhāgini* et l'adverbe *heri*, et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χαμαλός* et *χαμηλός* (de dérivé en *-ā*) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *žėmas* « bas », *žėmyn* « en bas », lette *zem* « sous », v. pruss. *semmai* « en bas », on admettrait un radical \**hom-* « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par omb. *hondra*, hutra (et *huntrus*)? « infra », *hondomu* « infimō », osq. *hutrui* « infers »; il s'agirait, comme dans *infra*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement *u* de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*?).

**hybrida** (*ibrida*; *hybris, ibris* dans Dracontius), -ae f. : hybride, bâtard, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucre, *propter obscurum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, ἡλινοσ* et *imbrum, ἡλιτονον*, *πρόδατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... *e genere et ouibus natos prisci imbras* (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) *uocauerunt*.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec *ἕβρις, ἕβρισμα*; cf. Eurip., H. I. 181, *τετρασκελὲς ἕβρισμα*.

**hymnus, -I m.** : hymne. Emprunt au gr. *ἦμος*, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé *hymnō, hymni-dicus, -sonus; hymnificātus; hymnoperiūs*. Celtique : irl. *immon*.

**hyoseyamus (-mum)**, -I m. : jusquiame. Emprunt d'abord savant au gr. *ὄσος/όσμος*, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (*eosci-, iusqui-, uosqui-, bosqui-*). M. L. 4250.

**hysex, -leis (isex)** : nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-être corruption de *esox*.

**hystrix, -leis f.** : porc-épic. Emprunt au gr. *ὑστρίξ*. M. L. 4250 c.

Dérivé : *hystriculus* : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec *hirsuticulus, δασύπρωκτος*.

**iacca, -ae f.?** : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulum* est invraisemblable.

**iaceō, -ēs, -uī, -ēre** : « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stāre*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infinitum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iaci-tūrus* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacentiūs* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romanes supposent \**iacile, \*iacina, \*iacium* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé \**iaciāre* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *adiaceō* (= *παράκειμαι*), cf. M. L. 169 et 168, \**adiacēns, adiacentia* (Aug.), substantif sans doute tiré du nominatif pluriel *adiacentia, -ium* « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *aisance*), *circum-, con-, de-, inter-, ob-, prae-, re-, sub-iacere*, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *κεῖμαι* et évités (sauf *adiacere*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumiacentia, -ium* pour désigner le « contexte »; Rufin *subiacentia, -ae* pour traduire τὸ ὑποκείμεθα; Boèce *iacere* pour τὸ κεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

**iaciō, -is, iēcī, iactum, iacere** : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme *-ier, -icis* des composés : 1° *ob(i)er, obicis* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inusité; *obez* est refait sur *obicis*; Virgile et Ovide scandent *obice* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *obiceis*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2° *subicēs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subices Ennius in Achille pro subiectis posuit cum dixit nubes* (2) : « *Per ego deum subices umidas; unde (inde) codd. oritur sonitu saevo (et) spiritu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

**iactus, -ūs m.** : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iactum mercium facere leuandae navis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactura, -ae* (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni \**iactiō, \*iactor* n'existent dans le simple. De *iactura* : *iactūtor, -āris* (Ital.), *iactūrārius* « qui frequenter patitur iacturam » (Gloss.).

**iaculus** : de jet; substantivé dans diverses acceptions techniques : *iaculus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iaculus*

(*serpens*) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum (rēte)* : épervier (d'où *rēteiaculārī* (Fronton)); *iaculum (tēlum)* : javelot, M. L. 4570. Dénominateur : *iaculor, -āris (iaculō)* « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *iaculor (lō)*.

Fréquentatifs de *iaciō* : *iaciō, -ās* : lancer, jeter souvent ou avec force; et par suite : 1° agiter (sens physique et moral); 2° mettre en avant (sens moral), *se iaciāre, iaciāre genus, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iactātor, iactātiō* et *iactantia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iactābundus* (à partir d'Aulu-Gelle), *iactābilis* (Greg. Naz.), *iactanticulus* (tardif). *Iactāre (iactāre)*; cf. M. L., *Einf.*<sup>3</sup>, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βέβλω dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacere* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iactiō, -ās* (T.-L., Plt.) : même sens que *iaciō* et mêmes dérivés tardifs.

*Iaciō* a fourni de nombreux composés en *-iciō* : *abiciō, adiciō, circumiciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, ēiciō, etc.*, dont le préverbe, quand il se termine par une voyelle *co-, de-, ē-, prō-, rē-*, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : *coiciō, dēiciō, ēiciō, prōiciō, rēiciō* (c'est-à-dire *co-i-iciō, de-i-iciō*), tantôt se contractant avec l'*i* qui le suit : *coiciō, rēiciō*, cf. *rēi, ēi* et *rēi, ēi*; *ei(i)us* dissyllabe et *ēius*. Quand le préverbe se termine par une consonne : *ab-, ad-, etc.*, il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicire*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogue sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-icēi*, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abiciō* se lisait et se prononçait *abjiciō*, avec un groupe *-ii-* noté par un seul *i*, à cause de l'aversion des Latins pour les groupes *ii* et *uu* (cf. *iuuenta = iuuenta, oinuorsei = oinuorsei*, etc.; v. M. Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deicēit* (présent) du *Mediceus* et du *Romanus* dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruos, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul *i* dissimulait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scansions du type *abiciō, adiciō*, qui semblent, du reste, postérieures à *abiciō, adiciō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-